

ANNEXE 6.1

DEUXIEME TABLEAU SYNOPTIQUE DE L'HISTOIRE DES OUTILS DU LIVRE

Les deux tableaux ci-après résument les principales étapes de l'histoire des outils de lecture du livre pour la deuxième période considérée, allant du XIII^{ème} au XV^{ème} siècle, qui marque le développement de ces outils.

Le premier considère ces étapes pour les outils de lecture et les types de livres. Le second en donne un aperçu pour les contenus des livres et leurs utilisations (y compris les décrets d'interdiction).

| OUTILS | TYPES DE LIVRES | DATE |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| <ul style="list-style-type: none"> • <i>incipit</i> et <i>explicit</i> dans les manuscrits • têtes de chapitres, paragraphes, renvois, titres courants, nom d'auteurs (1220) deviennent la norme • index rudimentaires, tables analytiques et premier index alphabétique: pour sermons, théologie et droit dans quelques manuscrits et pour l'usage personnel de quelques érudits (entre 1225 et 1250) • premier index avec référence de pages (valable seulement pour l'original) • l'ordre alphabétique reste méconnu • index = table des matières (Vincent de Beauvais - 1244) | <ul style="list-style-type: none"> • les chapitres de la Bible sont normalisés • compilation de la première concordance (vers 1240) • encyclopédie type = <i>Livres dou Tresor</i> de Brunet Latin (1265) • bestiaires | XIII |
| <ul style="list-style-type: none"> • grande influence des outils de lecture sur les intellectuels | <ul style="list-style-type: none"> • multiplication des <i>Tabulae originalium</i> et des <i>Auctoritates</i>¹ | XIV |
| <ul style="list-style-type: none"> • <i>incipit</i> et <i>explicit</i> disparaissent des livres • première table des matières en anglais (1481) • catalogue de bibliothèques, ou de collections, et index: la typographie uniforme et le livre objet commercial rendent l'index réalisable et souhaitable • apparition de tables des matières (<i>index locorum</i>) (1480-1550) valables sur des centaines d'exemplaires imprimés • apparition de la foliation mais très rare² (avant, seuls les cahiers sont numérotés) comme aide pour les relieurs • première page de titre imprimée (1476) habituelle à Paris et à Lyon vers 1490 • ponctuation moins bonne dans les premiers incunables • la table des matières et l'index d'un incunable pouvaient être rajoutés de façon manuscrite | <ul style="list-style-type: none"> • premier texte imprimé de date certaine (1454 - 1455) • xylographie (pas de date incontestable avant 1470)³ • xylographie astronomique et profane (exception) • on cesse de rédiger des sommes philosophiques au début du XVème | XV |
| Tableau synoptique de l'esquisse d'une histoire de la table des matières et de l'index dans le livre (du XIIIème au XVème siècle) | | |

¹ Elles substituaient aux oeuvres des citations anémiées, d'une authenticité souvent douteuse, classées par ordre alphabétique.

² Cette foliation, dans les incunables, pouvait être faite de façon manuscrite par l'emandator après impression du texte.

³ La xylographie servait pour des icônes religieuses, les Bible des pauvres, et l'Ars memorandi.

| CONTENUS DU LIVRE | UTILISATIONS DU LIVRE | DATE |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| <ul style="list-style-type: none"> malgré la laïcisation, l'objet livre reste un contenant sacré: le discours de l'homme (les textes païens) qui s'y inscrit est donc justifié Raymond Lulle veut procéder à un renouvellement des connaissances basé sur une méthode (le Grand Art)⁴: le résultat est alors un système total de l'univers | <ul style="list-style-type: none"> la mémorisation perd du terrain les Cisterciens développent des méthodes d'indexation l'organisation du livre devient tant conceptuelle que matérielle lire devient aussi un loisir (durant le XIIIème siècle) Aristote mis à l'Index (1285) | XIII |
| <ul style="list-style-type: none"> prémises des sciences expérimentales pour lesquelles la vérité est ailleurs que dans les livres la culture ne consiste plus à recevoir passivement des connaissances définitivement élaborées | <ul style="list-style-type: none"> des professionnels de l'index apparaissent il est plus courant qu'un auteur écrive lui-même; l'acte d'écrire devient méritoire les fonctions de stationnaire et de libraire apparaissent la lecture silencieuse se répand à l'aristocratie laïque | XIV |
| <ul style="list-style-type: none"> on ne croit plus en la possibilité d'une encyclopédie miroir (<i>speculum</i>) d'un cosmos fini où la connaissance est totale: c'est la fin des sommes et des compilations on passe à une représentation (l'arbre des connaissances) d'un cosmos infini où l'on pense le monde au lieu de le dire | <ul style="list-style-type: none"> mémorisation seulement de l'ordre alphabétique "chacun" a accès aux textes sacrés; il doit donc y avoir compréhension et plus seulement mémorisation les ajouts manuscrits faits par un lecteur dans un texte imprimé ont pour but de rendre la page mémorable, facilement retenue et accessible aux lecteurs ultérieurs censure religieuse (1479) édit de censure⁵ (1486) | XV |
| Tableau synoptique des facteurs influençant l'évolution de la table des matières et de l'index dans le livre (du XIIIème au XVème siècle) | | |

⁴ L'empreinte de la volonté de système sur l'esprit encyclopédique trouve ici ses racines.

⁵ Il dénonce les abus de l'imprimerie.

ANNEXE 6.2

MODES DE PRODUCTION DU LIVRE AU MOYEN AGE

1. DANS LES *SCRIPTORIA*, ECRIRE EST UNE CORVEE

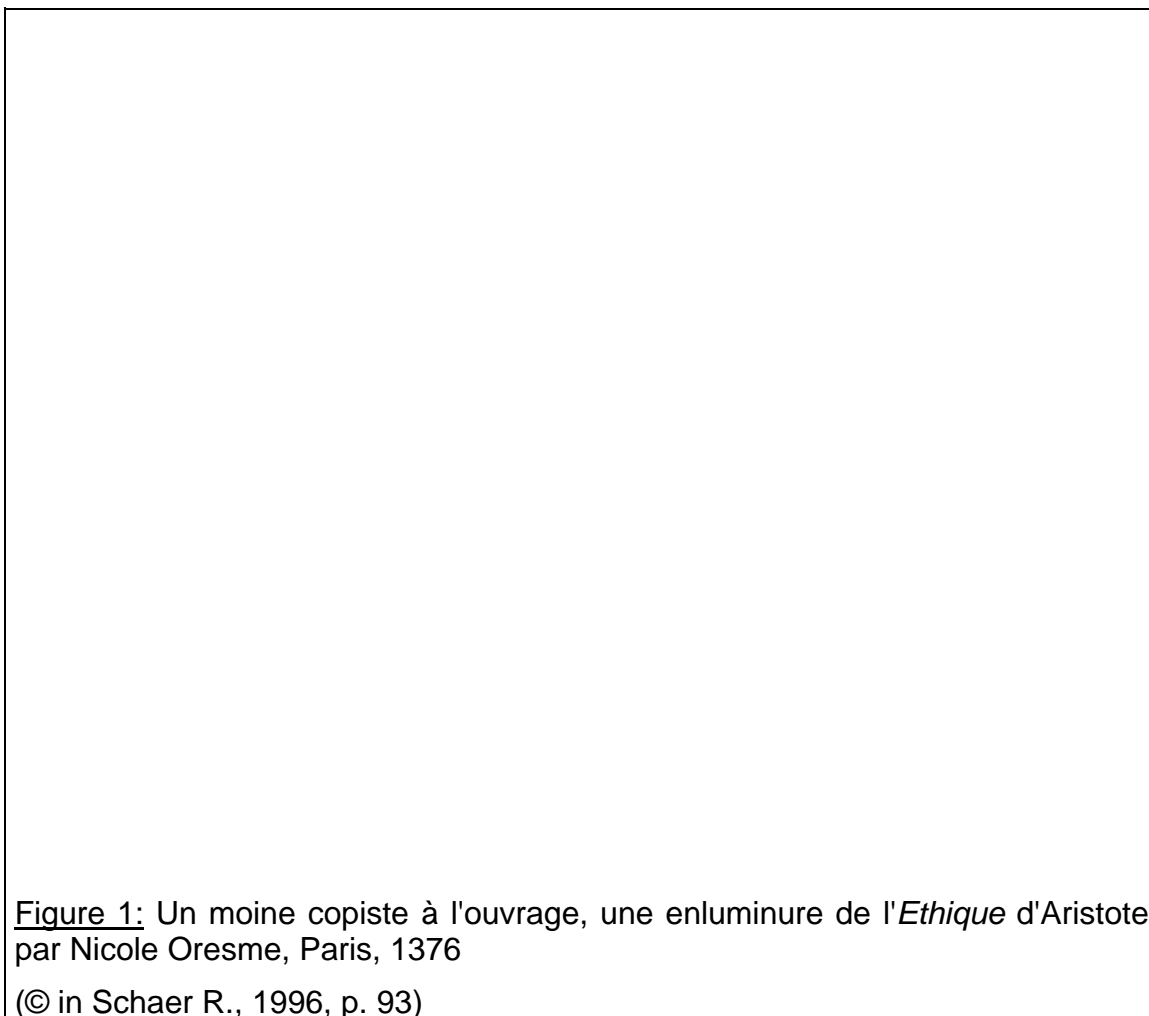
Dans les premières véritables manufactures du livre, les *scriptoria* des monastères¹, les moines copistes recopient à longueur de journée les textes commandés par un prince protecteur ou destinés à enrichir la bibliothèque du monastère (cf. Figure 1). Mais l'acte d'écrire est une véritable corvée et est assimilé à une tâche subalterne que la plupart des intellectuels laissent à leurs secrétaires ou à des copistes attirés jusqu'au XIII^e siècle (Cavallo G., 1997, p. 137). D'une part, écrire n'a pas l'importance d'un acte de création. D'autre part, écrire est vu comme du temps perdu sur le temps de l'étude qui est le véritable travail de valeur auquel un lettré doit se consacrer.

"Ce travail de copie ne les (les moines) enchante pas forcément, comme en témoigne une inscription d'un moine de l'abbaye de Saint-Aignan en France: "Faites attention à vos doigts, a-t-il écrit. Ne les posez pas sur mon écriture. Vous ne savez pas ce que c'est que d'écrire. C'est une corvée écrasante. Elle vous courbe le dos, vous obscurcit les yeux, vous brise l'estomac et les côtes." (Salles R., 1986, p. 63)

La situation est alors paradoxale car, d'un côté, il faut faire face aux besoins grandissants de textes et, de l'autre, peu d'estime est accordé à l'écriture, seul moyen alors de produire les ouvrages demandés. On trouve là sans doute une

¹ "Dès le VII^e siècle, nous pouvons constater l'activité d'un *scriptorium* à Luxeuil, une fondation de Saint Colomban. (...) L'activité des *scriptoria* s'est assoupie au X^e siècle, quand elle n'a pas disparu complètement. Elle a repris au siècle suivant." (Vezin J., 1989, p. 48)

explication de la prolifération de sommes, de florilèges et d'instruments de travail qui rendent accessibles l'essentiel d'une œuvre en réunissant en un volume des extraits jugés représentatifs ou le résumé de plusieurs ouvrages. La structure particulière de ces livres peut donc être envisagée comme une conséquence indirecte du peu de considération accordé à l'écriture.



Le peu de valeur attribué au travail du copiste provient également de son côté mécanique et du peu de compréhension qu'un moine peut avoir du texte qu'il copie. On devine, dans cette autre caractéristique de la production de l'écrit de l'époque, un obstacle important au développement des outils de lecture des livres. Celui-ci, en effet, demande une bonne compréhension tant du contenu que de sa structure qui ne semble pas être celle des moines copistes et le terme *pictor* se répandit même, à la fin du Moyen Age, pour désigner les moines qui copiaient sans comprendre.

"Le scribe du Moyen Age, qui est formé à l'écriture et non à la lecture, transcrit des signes, sans nécessairement comprendre le texte - surtout s'il copie des pages en alternance avec d'autres copistes." (Gilmont J.-F., 1993, p. 33)

2. L'ECRITURE DE L'HOMME EST VALORISEE

Figure 2: Saint Matthieu recopiant l'exemplaire d'un livre tenu par un ange, 1530

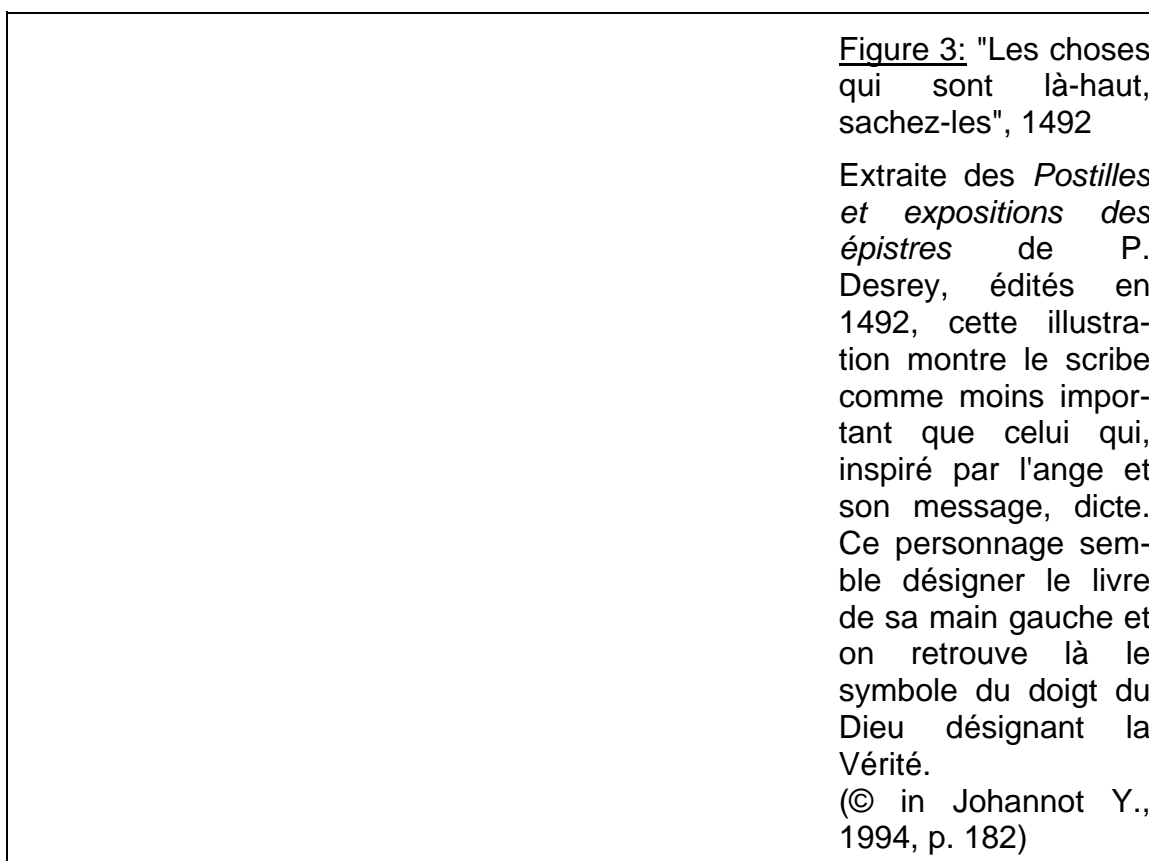
(cf. aussi Figure 8 du Chapitre 5)

Cet extrait d'une Bible, éditée à Anvers par Martin Lempereur en 1530, est typique, bien que plus tardive, "des illustrations des livres d'heures du XVème siècle, qui, au lieu de montrer les évangélistes en train de dicter, les représentaient en train de copier à partir d'un exemplaire tenu par des anges." (Cavallo G., 1997, p. 156)
(© in Gilmont J.-F., 1990, p. 11)

L'assimilation de l'écriture à une tâche servile va cependant s'achever avec le début du XIIIème siècle. Bien que nous ne puissions pas l'affirmer, ce changement est sans doute lié à l'importance nouvelle que prend alors la lecture. Il est stimulé par les nouvelles techniques qui facilitent la lecture et par le besoin de produire les nouveaux livres qui les adoptent. Le fait d'écrire devient le signe d'une inspiration divine chez l'auteur (cf. Figure 2) alors que cela était vrai précédemment pour les seuls apôtres. Un mouvement de valorisation de l'écriture de l'homme se développe donc même si son travail d'écriture est conduit par "une personne" qui lui est bien supérieure et qui lui révèlent des pensées inscrites dans une structure immuable que l'homme ne crée pas: celle du dogme chrétien.

"Les premières représentations de Bernard de Clairvaux² en écrivain, qui datent du XIIIème siècle, le montrent en train d'écrire, et c'est aussi le moment où ce type de représentation devient explicite: une miniature représente Alexandre de Buxtehude en train d'écrire avec la légende *Hic scribat et dictat*, en présence de l'Agneau de Dieu, avec une banderole où il est écrit *Rorant a celo tibi que scribenda revelo* ("C'est du ciel que coule ce que je te révèle en écrivant")." (Cavallo G., 1997, p. 154)

² Bernard de Clairvaux (1090-1153), fondateur de l'abbaye de Clairvaux, le berceau des Cisterciens dont on a vu précédemment l'importance dans l'élaboration des index notamment.



Il va néanmoins persister une forte hiérarchisation des personnes impliquées dans la production des textes. Il y a celles qui sont inspirées par Dieu et qui produisent vraiment un savoir, c'est-à-dire, la plupart du temps encore, un commentaire des ouvrages canoniques et des oeuvres de l'Antiquité. Il y a les autres qui copient et recopient sous la dictée des premiers (cf. Figure 3).

L'attitude des lettrés à l'égard de l'acte d'écriture se transforme donc profondément dès le début du XIII^e siècle³. Toutefois, le désir des auteurs d'écrire eux-mêmes reste jugulé par la lenteur et la complexité du processus d'écriture des livres. L'organisation de cette production, notamment la répartition des tâches, a d'ailleurs des conséquences fâcheuses sur les textes ainsi produits.

(XIII^e siècle) "Saint Thomas (Thomas d'Aquin) rédigeait de longues notes en lisant les traductions d'Aristote, puis il dictait à un scribe l'apographe qu'il corrigeait ensuite; le calligraphe le recopiait alors pour la bibliothèque mais c'était d'après l'apographe qu'étaient établies les *pecia* (exemplaires destinés aux étudiants). Il y avait donc des différences dues aux inévitables erreurs mais aussi aux diverses

³ Le début de cette transformation est en fait antérieur. "Les premières gravures montrant des auteurs en train d'écrire eux-mêmes datent du XI^e siècle." (Cavallo G., 1997, p. 154)

corrections." (Johannot Y., 1994, p. 170)

3. ECRIRE SOI-MEME OU EN COLLABORATION

La séparation des tâches, d'abord très hiérarchique, va alors se transformer en une véritable collaboration. Une nouvelle population de copistes, devenus des spécialistes de l'écrit, se développe en dehors des monastères.

"La période exclusivement monastique de production du manuscrit se termine avec le XIIème siècle. Les *scriptoria* vont connaître la concurrence laïque. Par des méthodes nouvelles, dans et hors des monastères, on va produire de plus en plus." (Bechtel G., 1992, p. 99)

Connus du public et connaissant aussi ses goûts, les copistes laïques vont pouvoir assurer le succès de certains ouvrages, en participant activement à leur conception. On peut prendre pour exemple la collaboration étroite qui s'est instaurée entre Marco Polo et Rusticello di Pisa, dans leur prison de Gênes. Elle a mené à la parution, en 1298, des *Devisements du Monde* qui relatent les fabuleux voyages du Vénétien et ses séjours en Chine.

C'est l'écrivain que rencontre Marco Polo à Gênes qui, vraisemblablement, le décide à faire connaître son aventure. Il se présente à nous comme un auteur déjà bien apprécié, voire même renommé. Bien qu'il ne soit pas un créateur, il fait partie de ces lettrés capables d'écrire le récit des exploits du voyageur, d'interpréter ses souvenirs et de leur donner la structure connue et appréciée du public (Heers J., 1983, p. 274).

Dans cette collaboration, un partage des tâches s'effectue. Mais la hiérarchie semble se renverser: le conteur ne dicte plus et l'écrivain ne copie plus. Sans que les contenus de l'ouvrage perdent leur importance, le Pisan choisit tant la langue de l'ouvrage que sa structure globale. C'est lui qui conduit le récit. Il décide de ses articulations et choisit les thèmes qui organisent les multiples événements qu'il rapporte (Heers J., 1983, pp. 307-309).

Tout en confirmant cette idée de l'émergence d'une spécialisation des rôles dans l'écriture des livres, d'autres historiens du livre ne partagent pas l'idée de l'existence d'une telle préoccupation de plaire au public et de faire tant attention à la structure du livre.

"Avec l'augmentation du nombre de personnes capables de lire un texte au lieu de l'écouter seulement, on verra, à la fin du XIIIème et durant le XIVème siècle, apparaître une certaine spécialisation. L'auteur se contentera désormais d'écrire (ou de compiler) son œuvre sans se soucier des conditions dans lesquelles elle atteindra son futur public." (Febvre L., 1971, p. 30)

Ce qui demeure néanmoins est que cette période se caractérise, dès le XIVème siècle, par le fait que "non seulement, le livre écrit par les grands penseurs de l'Antiquité, mais l'acte même d'écrire et de s'efforcer de le bien faire

devient une activité méritoire" (Johannot Y., 1994, p. 112). Les conditions pour l'acceptation de nouveaux contenus, et de nouvelles organisations de ces contenus sont réunies. L'écriture devient création.

4. PRODUIRE EN PLUS GRAND NOMBRE AVEC MOINS D'ERREURS

Sortis des monastères, les centres de la vie intellectuelle se déplacent. L'expansion des universités va entraîner, dès le début du XIII^{ème} siècle, l'organisation d'une production en grand nombre de multiples textes: ceux nécessaires aux étudiants pour suivre les enseignements. Pour produire et diffuser les livres dont elle a besoin, l'université met en place un système de fabrication et de commercialisation que prennent en charge deux fonctionnaires: le libraire et le stationnaire (Bechtel G., 1992, pp. 101-102).

Ce système de production peut se résumer très brièvement en disant qu'il s'effectue dans et autour de la *statio*, l'atelier du stationnaire. Celui-ci produit un *exemplar*, exemplaire de base, revu et corrigé par le professeur, pour chaque livre utile aux enseignements dispensés⁴. Le stationnaire peut alors louer, ou copier contre rémunération, un *exemplar*. Celui-ci est composé de cahiers non reliés, en général de huit pages: les *peciae*. Cette absence de reliure est importante. C'est elle qui permet à un étudiant désargenté d'accéder à une copie d'un *exemplar*. L'étudiant emprunte un à un chacun des *peciae* et les recopie chez lui, sans pour autant immobiliser tout l'exemplaire.⁵

Cette organisation permet aux étudiants et aux enseignants de disposer des ouvrages nécessaires. Elle a aussi des conséquences sur les contenus et sur la structure des livres ainsi produits. En effet, le contrôle effectué au niveau de l'*exemplar*, donc avant copie, minimise la diffusion des erreurs dans ces ouvrages. L'existence elle-même de l'*exemplar* et le découpage en *peciae* homogénéisent certainement l'ensemble des copies d'un même *exemplar*.

Ces méthodes de production, tout en restant basées sur un travail manuscrit, permettent donc de se rapprocher de la notion ultérieure d'édition qui est importante pour la généralisation et l'uniformisation des outils de lecture.

⁴ "Une liste, établie à Paris vers 1275 contient 138 titres (d'*exemplar*); une autre, de 1306, annonce 156 ouvrages." (Vezein J., 1989, p. 36)

⁵ Une description détaillée de cette organisation de la production d'ouvrages par les stationnaires est donnée dans les deux ouvrages: Bechtel G. (1992): *Gutenberg*, Paris: Editions Fayard, pp. 101 à 102 et Febvre L. et Martin H.-J. (1971): *L'apparition du livre*, Paris: Albin Michel, pp. 24 à 26.

ANNEXE 6.3

ETAT D'ESPRIT A L'ENCONTRE DES PREMIERS LIVRES IMPRIMES

La nouvelle technique d'impression raccourcit considérablement le temps nécessaire à la production des livres. Plusieurs dizaines d'exemplaires, voire plusieurs centaines, peuvent être réalisés dans un laps de temps similaire à celui que devaient consacrer les copistes pour faire un seul manuscrit. Cela paraît impossible. Le surnaturel et le diabolique sont des arguments qui sont opposés à cette nouvelle technique comme en témoigne la mésaventure arrivant à Fust, l'associé de Gutenberg, lorsqu'il prend une dizaine d'exemplaires de ses premières bibles imprimées pour aller les vendre à Paris.

"L'apparition d'un étranger nanti d'un trésor inouï de livres les (la Confrérie des Libraires, Relieurs et Enlumineurs fondée en 1401) alarma; et lorsqu'il apparut qu'il vendait bible sur bible, ils furent prompts à crier à la maréchaussée; en hommes de métier, ils estimaient qu'un homme ne pouvait détenir un tel trésor d'ouvrages précieux qu'avec l'aide du Diable. Et Fust ne dut sa vie qu'à la fuite, sans quoi sa première tournée commerciale, se serait terminée au bûcher." (Goldschmidt E. P., 1967, pp. 43-44)

Bien sûr, il faut aussi penser à la longue tradition de la production manuscrite en se remémorant la durée pendant laquelle elle, et elle seule, a permis de produire et de diffuser les Bibles, les ouvrages des anciens et les livres des nouveaux penseurs. Il y a donc aussi un phénomène bien naturel de résistance à l'innovation. Mais si cette résistance existe, elle se transforme doucement en admiration.

"L'abbé Trithemius (1462-1516), cet amoureux du manuscrit a composé un éloge du copiste dans lequel il affirme que la "piété du scribe surpasse l'office du prédicateur car son message persiste pendant très longtemps". Trithemius devait être aussi un adepte des beaux vélin. Il traite en effet les premières impressions de "choses en papier" (*res*

papirae). C'est plus tard, pour lui, que l'imprimerie deviendra aussi "art admirable" (*ars mirabilis*). (Bechtel G., 1992, p. 96)

Les institutions religieuses jouent tout à la fois un rôle de moteur de frein dans le développement de cette nouvelle industrie. D'un côté, l'Eglise s'aperçoit très rapidement de l'intérêt de l'imprimerie pour diffuser les Bibles et les ouvrages liturgiques. Elle va, dans de nombreuses villes, encourager l'installation d'imprimeries et favoriser leur essor en effectuant de nombreuses commandes¹. D'un autre côté, l'Eglise est réticente à laisser se développer une activité qui peut très vite répandre des idées contraires aux siennes et qui donne du pouvoir à des personnes sur lesquelles elle n'a aucune influence. En cette fin du XV^{ème} siècle, elle dénonce alors plusieurs fois par la censure ce qu'elle considère comme des abus de l'art nouveau (Bechtel G., 1992, p. 95).

"Les Frères de la Vie commune applaudiront à l'imprimerie, dans laquelle ils verront en 1476 "la mère commune de toutes les sciences, l'auxiliaire de l'Eglise". (Bechtel G., 1992, p. 100)

L'imprimerie va permettre une diffusion plus large et plus démocratique des livres. En effet, trop peu d'ouvrages sont disponibles². Et bien que les écoles et les universités, dès les XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles, se dotent de bibliothèques pour pallier à cette situation, les problèmes d'accès au savoir n'en sont pas définitivement résolus pour autant. Les étudiants riches et avancés sont toujours largement favorisés. De plus, les étudiants non gradués, auxquels beaucoup des bibliothèques sont fermées, restent lourdement pénalisés du fait que la nécessaire mémorisation exige d'eux plus de temps et de peine (De Boüard M., 1991, p. 287).

"Les bibliothèques universitaires se développent. En 1338, à Paris, la Sorbonne possède environ 2000 ouvrages, dont 338 sont en quelque sorte des usuels puisqu'ils sont directement attachés par des chaînes aux bancs de lecture." (Bechtel G., 1992, p. 101)

Signalons, pour l'histoire, que ce n'est pas l'imprimerie qui va résoudre le problème du nombre de livres mais un phénomène naturel. La grande peste noire de la fin du XIV^{ème} siècle va décimer beaucoup des intellectuels vivant dans les villes d'Europe, laissant disponibles quantité de livres (Cavallo G., 1997, p. 144). Toutefois, on ne peut songer à elle, ou à d'autres épidémies, comme la solution. Et c'est le procédé de Gutenberg, conjointement avec la

¹ On a vu que les ouvrages religieux représentent les trois-quarts de la production totale des incunables (cf. Chapitre 6, paragraphe 2.1).

² Signalons néanmoins que les personnes sachant lire ne constituent pas encore la grande majorité de la population et que cela restera vrai durant une assez longue période. "On peut s'aventurer à dire qu'à la fin du XVI^{ème} siècle la proportion d'analphabètes parmi la population adulte de l'Europe était inférieure à 50% dans les villes des régions relativement les plus avancées, et supérieure à 50% dans toutes les zones rurales et dans les villes des régions peu avancées." (Cipola C., 1969, p. 60)

mise en place des libraires et des stationnaires autour des universités (cf. Annexe 6.2), qui apporte une véritable réponse en permettant la multiplication nécessaire des livres. C'est d'ailleurs comme cela qu'elle est sans doute principalement comprise à cette époque car on n'imagine pas encore ses conséquences sur la production et les instruments du savoir.